

Entretien avec Adelina von Fürstenberg

Scènes Magazine : Comment êtes-vous devenue la directrice du Centre d'art contemporain de Genève ?

Adelina von Fürstenberg : J'ai fondé le Centre d'art contemporain en 1974. C'était le premier centre d'art contemporain. Un espace dans le sous-sol de la salle Patino à la Cité Universitaire a été mis à ma disposition. Je ne voulais faire ni une galerie ni un musée. Dans ce lieu universitaire, il fallait s'adresser à un public bien précis qui ne deviendra pas forcément collectionneur ou artiste. C'était un lieu pour réunir de l'information sur l'art, pour le montrer aux autres et susciter l'intérêt à l'art. Des étudiants m'ont aidé à monter les expositions. Mon budget était de 13'000 francs par an. On n'était pas médiatisé, on faisait de l'art.

Comment définissez-vous un centre d'art contemporain ?

- C'est un lieu de recherche et de production de l'art contemporain, lieu de l'information, et un outil de travail pour un public ciblé et qui a priori s'intéresse à l'art.

Comment choisissez-vous les artistes ?

- Je vis depuis plus de quinze ans dans le monde de l'art, depuis que j'étais étudiante en sciences politiques. Toute ma vie est basée sur ça. Je voyage. Je vois beaucoup. Les artistes me conseillent. Mon critère premier est de ne pas prendre quelque chose qui me plaît tout de suite. On ne peut pas transmettre aux autres ce qu'on aime. A priori, j'aime travailler avec ce que je ne comprends pas. En travaillant, j'apprends, je commence à comprendre et après j'aime. Je suis curieuse, par curiosité intellectuelle. Je suis contente que beaucoup d'artistes avec qui j'ai travaillé soient devenus importants, c'est une preuve pour moi que mon intuition était juste. L'intuition toute seule ne suffit cependant pas, il faut aussi avoir une clairvoyance et une propre logique : se concentrer uniquement sur le travail des artistes, et non pas sur des problématiques causées par le monde économique ou politique.

Quel est votre rapport avec les artistes ?

- Le contact personnel avec l'oeuvre de l'artiste est la chose la plus importante. La seule autorité à respecter est celle de l'auteur. Je lui donne les meilleures conditions pour créer son travail.

Est-ce que ça vous arrive de vous éloigner d'un artiste avec qui vous avez déjà travaillé ?

- Il y a des artistes avec lesquels cela ne m'intéresse plus de travailler. Ils ne sont plus eux-mêmes intéressés à ce type de production, ils préfèrent travailler avec les musées sous forme de rétrospective, ou faire un travail beaucoup plus conservateur. Mais c'est rare. Cela concerne surtout des artistes peintres, avec qui on ne peut pas produire quelque chose ensemble. On peut à un certain moment de leur carrière être là et discuter, mais après, ils retournent dans leur atelier. Pour eux, c'est plus facile de travailler avec un musée parce que leur produit est déjà préfabriqué dans leur atelier.

Que pensez-vous des critiques d'art ?

- J'aime les critiques d'art qui sont proches de l'artiste.

Que pensez-vous des historiens d'art ?

- J'ai horreur des historiens d'art. J'aime pas les historiens d'art qui sont loin de

l'artiste. Je considère les historiens un peu comme les comptables de l'art. Ils ont souvent beaucoup de pouvoir matériel dans le monde de l'art, ce qui explique les difficultés que rencontrent beaucoup d'artistes avec les directeurs de musée. Les historiens de l'art pensent qu'ils sont rationnels parce qu'ils sont scientifiques, mais en réalité, ils sont souvent obscurantistes. Par exemple, dans leurs cours, ils choisissent certains faits et en négligent d'autres. Parfois, quand ils écrivent sur les artistes, on se demande s'ils les connaissent.

Ils regardent l'art peut-être comme les critiques, mais avec plus de distance temporelle ?

- Je ne sais pas ce que ça veut dire, la "distance" en art. On vit ou on ne vit pas l'art, on ne peut pas regarder l'art avec de la distance.

Mais il faut des historiens d'art aux musées...

- Par exemple, un directeur de musée, historien d'art qui organise une exposition d'un artiste vivant et qui veut lui-même faire l'accrochage et qui ne veut pas voir l'artiste avant le jour du vernissage n'est pas un homme près de l'art. C'est un homme qui se met à distance. Ce n'est pas un homme d'art, c'est un comptable d'art. Il utilise le produit qui ne lui appartient pas pour le transformer et l'aménager à ses propres besoins. La seule chose que les historiens de l'art font bien, c'est le travail de conservation. Là, ils ne sont pas des comptables, mais des gardiens de l'art. On a besoin de gens qui ont cet amour de l'objet. Pas l'amour de la personne, des idées, mais de l'objet. C'est une qualité hors du commun. Il faut connaître l'histoire de l'objet et c'est ce que les historiens de l'art étudient. Mais ils doivent a priori avoir une bonne collection à conserver, sinon ils commencent à avoir envie de faire une collection d'artistes vivants : et là, les problèmes commencent.

Que pensez-vous de l'art actuel ?

- Nous sommes dans une période de transition. Les



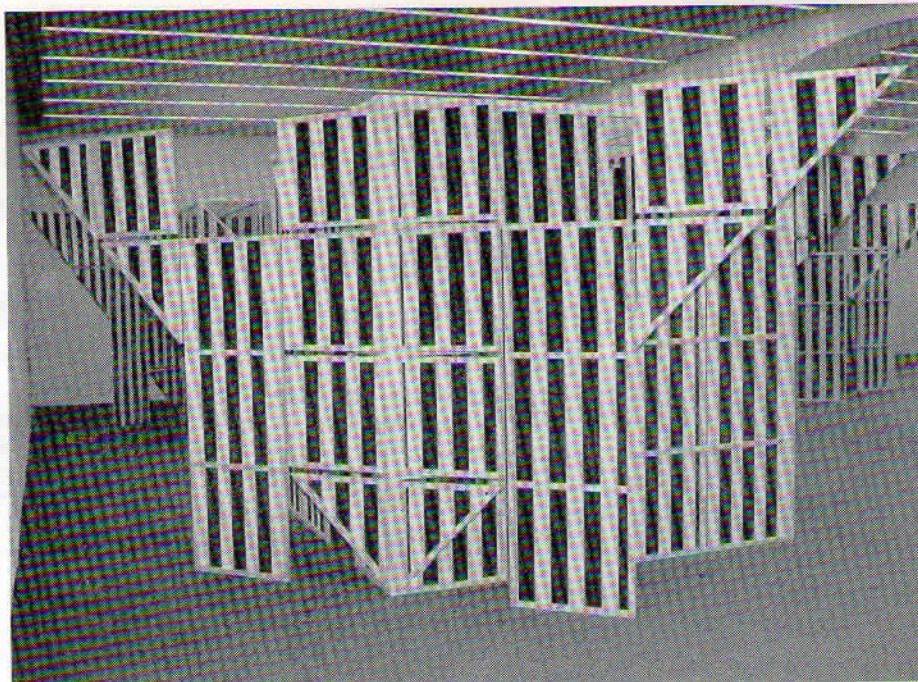
Adelina von Fürstenberg (photo Gitty Darugar)

années 80 étaient des années d'intérêt de commerce, d'industrie culturelle. L'exposition "Bilderstreit" est la fin de cet art. Le sommet de cet art était la "Documenta" de Rudi Fuchs. Les années à venir verront les artistes reprendre l'autonomie de leur travail.

Vous allez quitter Genève pour prendre la direction du "Magasin" à Grenoble. Est-ce que vous avez un message à faire aux Genevois par rapport à l'art ?

- Si la SIP est achetée, et je le souhaite, je dirais aux Genevois de continuer à fréquenter les activités du centre d'art contemporain à la SIP et d'adhérer ainsi à la programmation de mon successeur Paolo Colombo (actuel directeur de Tyler School of Arts à Temple University de Philadelphie) à qui je souhaite bon courage.

**Propos recueillis par
Philip Ursprung**



"Une enveloppe peut en cacher une autre", exposition de Daniel Buren au Musée Rath, organisée par le Centre d'art contemporain (photo von Fürstenberg)

